

à Philippe MARTIAL
en la 63^{ème} année d'une amitié constante.

AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas un roman historique ; c'est un roman qui utilise des personnages et des événements historiques, considérés sous l'éclairage de l'imagination.

Les personnages et événements contemporains, eux, sont purement inventés et toute ressemblance ne pourrait être que le fruit d'une coïncidence. Les gardiens de la mémoire d'Eça de Queiroz voudront bien accepter comme un hommage au Maître que j'aie ajouté un chapitre (honorable) à l'histoire de l'Illustre Famille Ramirès et permis à un Jacinto d'autrefois d'avoir aliéné la seigneurie de Tormès.

Aux lecteurs qui souhaiteront mieux connaître l'Histoire, débarrassée des oripeaux de ma fiction, je conseille le livre de feu M. l'Ambassadeur Younès Nekrouf : « La bataille des Trois Rois » (Ed La Croisée des Chemins, bibliothèque Arabo-Berbère, et 1ère éd. Albin Michel, 1984). La restauration de la souveraineté portugaise en 1640 a été décrite par l'Abbé de Vertot en 1711 dans un volume d'accès agréable en édition numérique : « Histoire des Révolutions de Portugal ».

Edition de l'auteur © Jean Pailler 2021
Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays
L'auteur est seul propriétaire des droits
et responsable du contenu de cet ouvrage.

DEPOT LEGAL 2^{ème} TRIMESTRE 2021

Image de couverture :
Cavalier de Fez ou de Maroc
Gravure anonyme, Ecole française, circ. 1739
(collection de l'auteur)

NOTA BENE :

La bataille est connue au Maroc sous le nom de « bataille de l'Oued el Makhazen » du nom de la rivière qui en fut le champ réel, à quelques kilomètres au Nord de la ville d'Alcazarquivir, ou sous celui de « Bataille des Trois Rois » pour avoir vu la mort de Moulay Abd el Malek, de Moulay Mohammed Al Mouatakil, et de Dom Sebastião Ier. La dynastie Saadienne vit son pouvoir s'effriter après Ahmed Al Mansour, et fut remplacée au milieu du XVIIème siècle par la dynastie chérifienne alaouite actuellement régnante. Les tombeaux saadiens sont un des monuments les plus remarquables de Marrakech.

Pour certains noms de lieux et de personnes, j'ai choisi une transcription aujourd'hui incorrecte, mais qui m'a semblé plus proche du langage des personnages. Je transcris en **-ès** la finale portugaise des noms propres en **-es** (prononcée 'ech) pour éviter toute confusion avec la finale castillane en **-ez**.

Les lecteurs qui le souhaiteront trouveront à la fin du livre un bref appendice lexical.

**LA BATAILLE
D'ALCAZARQUIVIR**

CHAPITRE I

« Je ne resterai pas duchesse toute ma vie ! » Luisa se leva, prit la petite Catarina dans ses bras, esquissa une révérence à son époux et se dirigea vers la porte, qu'un valet lui ouvrit à deux battants. Avant de sortir, elle se retourna : « Même pour un seul jour, Dom João, je serai reine et vous serez roi. »

Lisbonne, printemps 2018

Telle était, dit-on, l'énergie de la duchesse de Bragance qui poussa son mari à s'emparer de son héritage et à rétablir l'indépendance du Portugal en 1640. Je vois la scène comme si elle se déroulait à l'instant devant mes yeux. Il y a pourtant plus de trois siècles et demi que ses participants reposent sous la blanche coupole de St Vincent hors-les-murs, que j'aperçois du balcon, étincelante sous les derniers rayons du soleil, tandis que, tout en bas de l'immeuble, la ville moderne s'agite, klaxonne, s'énerve, dans les embarras habituels.

Teresa vient me rejoindre : « Comment trouvez-vous la vue ? » Elle n'attend pas ma réponse : « Pour moi, poursuit-elle, c'est trop haut, trop distant... on voit tout à la fois... C'est mon mari qui a choisi cet appartement : il dit qu'il a besoin d'air et qu'on étouffe dans les maisons anciennes où tout est de guingois. Moi je n'aime pas les angles droits.

J'aime les rues tortueuses où se traînent les vieux tramways électriques. Je n'ai jamais voulu quitter Lisbonne parce que je suis amoureuse des pavés de nos rues... Vous avez remarqué nos pavés ? Ils sont petits, lisses et coupants, souvent ordonnés suivant de jolis dessins... »

Les gens parlent, autour de nous, je n'entends qu'un bruit de fonds, mêlé de portugais, de brésilien, et de cette langue internationale qu'on a l'impudeur d'appeler l'anglais. Quelqu'un évoque quelqu'un qui a failli être victime d'un attentat islamique. Un cercle fait chorus pour dénoncer la violence et l'intolérance de cette religion qualifiée de secte barbare et primitive. Un homme entre-deux-âges, le verbe haut et le menton agressif, rappelle que le Portugal a été le premier pays ibérique à se libérer totalement du joug arabe, plus de trois siècles avant d'avoir établi la Très Sainte Inquisition. Il porte à la boutonnière un insigne émaillé qui doit signifier quelque chose. Quelqu'un d'autre en rajoute, et dit : « Mais on les laisse faire... si vous saviez... mon mari et moi n'osons même pas sortir le soir dans le centre. »

Cela m'ennuie. J'ai l'impression d'être à Paris. Je ne connais pas assez l'Islam pour en parler avec assurance. Je connais assez de musulmans pour ne pas accepter ce discours de haine. Je me détourne des nouveaux Croisés et je souris à Teresa.

On m'a dit qu'elle avait passé soixante ans. Elle n'en paraît pas quarante. On ne peut pas dire qu'elle soit belle : elle est parfaite. Le moindre de ses gestes, la moindre de ses paroles, est d'une élégance qui ne peut résulter que d'un travail quotidien acharné. Elle est une des plus brillantes hôtesses de Lisbonne. On m'a dit qu'elle avait été mariée à un ingénieur allemand, à un richissime propriétaire terrien,

à un homme d'affaires dont le grand-père banquier avait été fait comte par un Pape. Son époux aujourd'hui est un vieux monsieur dont les patronymes assemblés, à la portugaise, résument mille ans d'histoire. Je les ai rencontrés il y a deux ans, par hasard.

Il y a deux ans, j'étais venu à Lisbonne faire quelque recherche à la Bibliothèque Nationale et aux Archives pour un papier que je voulais écrire sur la présence portugaise en Guinée, du XV^{ème} siècle à la fin de la guerre d'indépendance. Je m'étais fait connaître aux services culturels de l'Ambassade de France, et un fonctionnaire courtois et vague, dont j'ai su plus tard que sa spécialité était l'étude des langues tourano-mongoles, m'avait conseillé d'aller voir les splendides Guardi du musée Gulbenkian – « je n'ai pas encore eu le temps d'y aller, avait-il ajouté, mais ils sont vraiment exceptionnels » –, et il m'avait remis un carton d'invitation pour la réception du 14 juillet.

J'avais découvert une des plus belles ambassades de France, un petit palais caché derrière une façade austère, une profusion d'*azulejos* du 18^{ème} siècle, carreaux de céramique aux desseins baroques exécutés dans un ton bleu proche de celui de Delft. J'avais serré des mains en échangeant des paroles inaudibles de part et d'autre, on m'avait montré un étonnant petit salon au plafond et aux murs couverts de magnifiques pièces de porcelaine qui m'ont paru être Ming. On m'a dit qu'autrefois, après chaque passage du Roi, on cassait toute la vaisselle en ne conservant qu'un plat en souvenir. Après les discours, je me suis écarté dans le jardin en terrasse qui domine l'ancien embarcadère et l'immense plan d'eau du Tage, m'éloignant de la foule qui s'agglutinait autour du buffet. Je me suis arrêté devant une petite table de pierre, simple, dont les lignes brutales avaient quelque chose

d'incongru dans ce décor raffiné, au milieu des massifs d'agapanthes et des pelouses veloutées. Il me semble qu'elle était sous un palmier. Je regardais la Mer de Paille miroiter sous le soleil vertical, sillonnée de navires de toutes tailles, et je songeais vaguement au destin de ce petit coin de terre au bord de l'Océan, à l'extraordinaire aventure maritime qui avait été la sienne, à l'influence conservée par sa langue, sa culture, et le talent presque asiatique de ses diplomates et de ses banquiers.

« Vous a-t-on raconté l'histoire de cette table ? » Je sursautai.

Je n'avais pas entendu l'approche du vieux monsieur à l'élégance un peu surannée qui venait de m'adresser la parole. J'avouai que non, je ne savais rien de cette table. Un serveur quinquagénaire se précipita, s'inclina, nous présenta un plateau d'argent avec deux coupes pleines et disparut. Je constatai que le champagne était bien meilleur que celui du buffet. Le vieux monsieur reprit.

« Connaissez-vous l'histoire de Dom Sebastião ? » Bien entendu je connaissais l'histoire du jeune roi malavisé qui avait entraîné son pays dans une expédition désastreuse au Maroc, où il avait trouvé la mort en 1578, ce qui avait entraîné l'annexion du Portugal par l'Espagne. Je hochai la tête. « On raconte qu'avant de s'embarquer, c'est sur cette même table qu'il a pris son dernier repas. » Je le regardai. Il sourit : « Ce n'est pas certain, mais c'est probable... L'anecdote a toujours été admise dans ma famille comme une vérité. »

Le vieux monsieur me tendit sa carte en murmurant un prénom et un nom qui auraient pu être ceux de n'importe

qui ; mais je n'ignorais pas que l'aristocratie portugaise, au contraire de celle d'autres pays, n'affichait guère ses titres. A quoi bon dire ce que savent depuis dix siècles ceux qui ont besoin d'en connaître, et que les autres ne sauraient apprécier ? Je me présentai, j'évoquai mes travaux qui l'intéressèrent. « C'est si rare aujourd'hui, cher Monsieur, les gens qui se passionnent pour l'Histoire... » Il me prit par l'épaule, et continua à me parler du Seizième et du Dix-septième siècle, de l'occupation espagnole et de la restauration, en 1640, de la souveraineté portugaise. Des gens nous croisaient, le saluaient avec des nuances diverses de considération. Je l'entendis nommer « Monsieur le Docteur », « Votre Excellence », « Monsieur l'Ambassadeur » et même « Dom Manuel », signe qu'il appartenait à la plus ancienne noblesse du pays, le titre de « dom » étant moins galvaudé au Portugal qu'en Espagne. Nous avons continué à déambuler, posant nos coupes vides et prenant des coupes pleines à mesure que des plateaux se tendaient vers nous. Je sentais qu'il faisait chaud et que je perdais toute prudence, mais après tout, il faisait beau, nous étions le 14 juillet, et j'écoutais des propos fascinants dans un jardin magnifique.

Nous approchâmes d'un groupe au centre duquel je reconnus une ou deux personnes souvent photographiées dans la presse. « Je vais vous présenter à ma femme, dit Dom Manuel ». Avertie par un sixième sens peut-être, une dame en robe bleue se retourna, souriante et tendant une main déjà légèrement levée. C'est ainsi que je vis Teresa pour la première fois. Mon éblouissement, je le crains, fut assez visible pour que s'esquissent quelques sourires autour de nous. Je bafouillai que son mari m'avait montré la table du Roi. « La fameuse table... et la légende... les historiens disent qu'elle est fausse... mais pour mon mari, un

mensonge devient une vérité quand on le répète pendant trois cents ans... Vous savez qu'il est persuadé, lui aussi, que Dom Sebastião n'est pas mort et qu'il reviendra un matin de brouillard, par là-bas — et sa main aux ongles sanglants montrait l'Ouest et la barre du Tage — pour sauver le Portugal de tous ses malheurs... » Elle avait une voix de mezzo-soprano très expressive, et un rire qui égrenait des notes qui pour moi étaient de Mozart. Dom Manuel souriait avec indulgence et hochait la tête. On parla de m'inviter à dîner, mais j'avais un avion à prendre le lendemain. On me fit promettre de signaler mon prochain passage, et je promis.

Près de deux ans ont passé, je suis de retour au Portugal. J'ai signalé ma présence. On m'a invité. Ce soir, je suis venu « boire un verre », comme on dit, en souvenir du hasard de notre rencontre. Mais pas un seul moment, pendant ces deux années, je n'avais oublié cette conversation, ces coupes de champagne dans le jardin de l'Ambassade, ni surtout Teresa.

Après avoir publié mon travail sur la Guinée, j'avais songé qu'il y avait quelque chose à écrire sur des événements mal connus en France et qui semblaient encore exciter les passions au Portugal. Dès que j'ai pu me libérer, je suis venu passer quelque temps à Lisbonne, où les Archives et la Bibliothèque Nationale me sont maintenant familières, pour commencer à rassembler des matériaux, et réfléchir à ce que je pourrais en tirer. En fait, depuis ce Quatorze Juillet à Lisbonne, je n'ai jamais cessé de rêver à l'incroyable aventure de Dom Sebastião, à la perte des armées portugaises à Alcazarquivir, au fantasme du retour du souverain disparu, aux années d'annexion espagnole, à la restauration enfin de l'Indépendance, au timide João IV et à

sa formidable épouse la reine Luisa de Guzman, la belle andalouse. Elle était pour moi l'héroïne désignée d'un roman d'aventures que j'avais envie d'écrire et je lui donnais, dans mon esprit, les yeux, la silhouette, et la voix de Teresa. Teresa qui est maintenant près de moi, près d'une fenêtre d'un gratte-ciel moderne, contemplant le Tage, et me parlant des pavés de Lisbonne.

Etonnants petits pavés qui tiennent si bien dans une main, si faciles à lancer, et dont aucun pourtant n'est sorti du trottoir pendant la révolution de 1974-75, aujourd'hui bien oubliée. Petits pavés glissants, même par temps sec, sous le pas maladroit du touriste mal chaussé, dessinant des vagues et des navires sur le sol de la cité pombaline, reconstruite après le tremblement de terre de 1755.

Du temps de Dom Sebastião, à la fin du 16^{ème} siècle, le Palais était au bout de cette large place triomphale qui s'ouvre sur le fleuve, presque les pieds dans l'eau lui-même, ancré dans cette vocation maritime et commerciale d'un pays qui était alors une des Grandes Puissances. Un entrepôt plus qu'une résidence royale, un lieu d'intrigues où se nouaient, s'entremêlaient, les grandes et les petites affaires. Il fallait sûrement autre chose, pour se sentir vraiment Roi, à un adolescent doublement orphelin, étouffé par ses précepteurs, ses confesseurs, sa grand-mère espagnole et son grand-oncle le cardinal, menacé par la volonté de puissance de son oncle Philippe II d'Espagne, écrasé par l'image flamboyante de son grand-père maternel Charles-Quint et l'ombre terrible de son grand-père paternel Dom João III, qui avait établi l'Inquisition au Portugal. Oui, en imaginant la vie de Dom Sebastião, on comprend qu'il ait rêvé d'être lui-même une légende, de se bâtir sa propre gloire guerrière et, puisqu'on l'avait fait pieux, de partir en

croisade, de terminer le travail inachevé de Saint Louis, son lointain ancêtre, dont il avait la haute taille et la peau claire.

Les autres invités se sont retirés, presque insensiblement, et je suis seul avec mes hôtes dans ce salon où la nuit pénètre, peu à peu, par les immenses baies vitrées. Des lumières s'allument, jaunes et blanches, avec des étincelles plus colorées, dans la ville en-dessous de nous.

« Aimez-vous le porto ? » me demande Dom Manuel. Il n'attend pas de réponse de ma part, évidemment, et un serviteur discret, ganté de blanc, dispose des verres et des soucoupes d'amandes grillées sur une petite table. Le vieux monsieur me prie de l'excuser et disparaît, pour revenir au bout d'un moment, tenant entre ses mains une bouteille qu'il débouche lui-même avec respect.

« Ce n'est pas une très grande année, mais c'est tout de même la meilleure cuvée que nous ayons produite après la Révolution. Il n'a pas plus de quarante ans, mais je crois que le moment est venu de le goûter, mon cher Ludovic – vous permettez que je vous appelle Ludovic ? Tous mes amis m'appellent Manuel et je crois que vous êtes de mes amis. »

Il verse avec une extrême lenteur, dans ces verres minuscules qu'on nomme là-bas des « calices », un liquide hésitant, pour sa couleur, entre l'ambre et le rubis. Les rites accomplis, je hume le parfum du vin et je sens les premiers éthers s'insinuer jusqu'à mon cerveau. Teresa, sagement assise au bord d'un fauteuil, mouille la première le bout de ses lèvres dans le précieux breuvage. Les sensations qu'il éveille en moi ne sauraient être décrites. Dom Manuel boit le dernier, approuve de la tête et me regarde : « Je suis heureux que vous soyez venu, j'avais peur que vous ne me

tinssiez rigueur de vous avoir ennuyé, ce jour-là à l'Ambassade... »

Je me récrie. Il sourit. « Vraiment, cette histoire ne vous a pas trop embêté ? Parce que je ne cesse de la raconter à tout le monde, n'est-ce pas ma chérie ? »

D'une voix de gorge qui est pour moi un roucoulement de tourterelle, Teresa me demande de pardonner à son mari : « il est complètement obsédé par cette histoire de Dom Sebastião !

— Voyez-vous, Ludovic, c'est une histoire qui touche de près à ma famille. Mon aïeul, Gonçalo Mendès Ramirès, a été un des artisans de la Restauration de l'indépendance portugaise, et je puis dire – mais pas en public – qu'il y a joué un rôle clé, et que sans lui, Dom João de Bragança n'aurait jamais ceint la couronne.

— Pourquoi « pas en public » ?

— Je ne crois pas que les esprits soient mûrs pour tout savoir, mon cher... Un mensonge ne damne que celui qui le dit, mais la vérité mal comprise peut faire beaucoup de mal.

— Vous en dites trop ou pas assez... »

Il hésite. Teresa secoue la tête avec ennui et, ce me semble un peu de pitié. Il est vrai que Dom Manuel a beaucoup vieilli depuis notre rencontre à l'Ambassade. Il marche avec difficulté, manque parfois de souffle, et je le trouve très amaigri. Il me fait signe de reprendre du porto, puis se ressert lui-même.

« Dom João, le duc de Bragance, cousin et héritier légitime de Dom Sebastião, n'avait pas très envie de devenir roi. Ses domaines dans le Sud du pays lui suffisaient largement pour chasser le sanglier et, à ce qu'on dit, séduire les paysannes. La musique était une autre de ses passions. Les nobles portugais étaient partagés. Les plus jeunes voulaient à toute force restaurer l'indépendance, renvoyer les Espagnols au diable, et si Dom João ne marchait pas à leur tête, ils étaient prêts à s'adresser à quelqu'un d'autre, par exemple à son frère Dom Duarte, qui était plus guerrier par tempérament. Les plus vieux se répétaient qu'on n'avait pas de preuve que Dom Sebastião fut vraiment mort, – après tout il n'aurait guère eu plus de quatre-vingts ans – et que tant qu'on n'aurait pas cette preuve, il n'était pas question d'acclamer un nouveau Roi, et que donc il fallait supporter les Espagnols, collaborer avec eux en leur faisant bien sentir notre mépris. »

Il boit la moitié de son verre, rougit, respire, et reprend : « Dom Afonso Ramirès, le chef de ma famille, était un des plus respectés parmi les anciens, c'était un homme d'honneur et un homme de bon sens. Un jour, dans une assemblée secrète près de Coimbra, il a tapé du poing sur la table pour se faire entendre de tous. Il a dit qu'il n'y avait qu'un moyen d'être sûr de la mort ou de la survie du Roi, qui était d'envoyer un émissaire au Maroc. Et il a désigné son petit-fils, mon ancêtre direct, Gonçalo Mendès Ramirès, pour cette mission... »

Ma curiosité excitée, j'attends la suite. Il se tait. Lentement, il finit son verre et secoue la tête tristement. J'insiste : « Quel a donc été le résultat de cette mission ? »

Avec difficulté, Dom Manuel articule : « Je vous l'ai dit : Dom João de Bragance est devenu Roi de Portugal et nous avons chassé les Espagnols...

— Mais... »

Teresa pousse un cri. Dom Manuel a laissé tomber le calice de cristal qui s'est fracassé sur le coin de la table. Ses yeux sont révéulsés. Sa bouche ouverte cherche vainement un peu d'air. Je suis terrifié. Je bredouille qu'il faut appeler le médecin. L'épouse, d'une voix que je ne reconnais pas, claire mais froide et dépourvue d'intonation, dit : « il est mort » et lui ferme les yeux.



Après la mort de Dom Manuel Ramirès, je restai quelques jours à Lisbonne. Je ne pouvais moins faire qu'assister à ses obsèques. Cette soirée m'avait profondément troublé. J'avais été, bien entendu, très choqué par la mort subite en ma présence de cet homme que je connaissais peu, mais qui m'inspirait de la sympathie. Notre conversation interrompue, en outre, m'avait plongé dans la perplexité. Je venais de passer plusieurs mois à étudier le personnage de Dom Sebastião, son entourage, les soixante ans d'occupation espagnole et les circonstances de la restauration de son indépendance avec Dom João IV, et j'entrevois la possibilité d'une fiction romanesque centrée sur le personnage de la reine andalouse, Luisa de Guzman. Les dernières phrases de Dom Manuel avaient suggéré un mystère que j'avais envie d'élucider, mais comment pourrais-je trouver la réponse à une question dont j'ignorais sur quoi elle portait ?

Le cimetière principal de Lisbonne est nommé « le Cimetière des Plaisirs ». Non par l'effet d'un humour macabre, mais parce que, jadis, une petite chapelle était dédiée à « Notre Dame de tous les Plaisirs » (en France nous disons « de toutes les Joies ») D'illustres familles, des hommes d'Etat, de comédiens et des militaires reposent là dans ce qui semble être une opulente cité, faite de petits monuments – des mausolées plutôt que des chapelles – pour lesquels on n'a lésiné ni sur le marbre ni sur le mauvais goût. Le mausolée de l'illustre famille des Ramirès n'est pas le plus grand, mais il a la particularité d'être surmonté d'un moignon de tour, évoquant le donjon féodal duquel un ancêtre du XIXème siècle, me dit-on, refusa de s'éloigner, fût-ce pour devenir ministre. Après la messe en la basilique de Notre-Dame de l'Etoile, célébrée par un prélat chenu qui devait être un parent, c'est là qu'on avait déposé le cercueil d'acajou massif de cet homme qui était mort sous mes yeux. Perdu dans une foule élégante et recueillie, où tout le monde se connaissait et où je ne connaissais personne, je voyais venir avec terreur le moment du défilé de condoléances, quand le maître des cérémonies, d'un geste fluide et impérieux à la fois, fit comprendre que les proches du défunt ne souhaitaient pas qu'il eut lieu. M'insinuant entre les groupes qui se déformaient, je me dirigeais vers la sortie quand un jeune homme vint vers moi. Il m'appela par mon nom, se présenta comme Gonçalo Ramirès, le petit-fils de Dom Manuel ; il me dit que sa belle-mère souhaitait ma présence à la réception du souvenir, et offrit de me conduire. J'avais atrocement mal aux pieds et ne souhaitais rien tant que de rentrer chez moi, mais la courtoisie des Portugais est contagieuse, et je sus témoigner, d'un air pénétré, que je mesurais l'honneur qui m'était fait, et que je l'acceptais comme s'il avait été l'objet de mon plus cher désir.

Je fus étonné que ce garçon, qui conduisait une puissante voiture électrique américaine, descendît vers le Tage au lieu de remonter vers les Nouvelles Avenues où j'avais été reçu. Quand nous eûmes dépassé le Musée Militaire et la gare de Santa Apolonia, il perçut ma surprise et, avec un léger sourire, me précisa que nous n'allions pas à l'appartement en plein ciel, mais à la maison familiale, dans le quartier d'Alfama. Entre la Cathédrale et le Château Saint-Georges, l'étroitesse et la pente des rues jointes aux dimensions de la voiture, exigeaient un pilotage à la fois audacieux et précis que j'admirai. J'aurais été terrifié si je n'avais pris, depuis mon premier séjour, quelque habitude de la façon de conduire des lisbonnins. Tout en roulant, il parlait. J'appris qu'il avait fait ses études à Harvard et partageait entre les deux continents un temps essentiellement consacré à faire fructifier des entreprises industrielles et commerciales. Enfin il s'arrêta sur une petite place où trois jacarandas déployaient leurs grappes de fleurs bleues entre les façades anciennes. Nous descendîmes. Un homme qui attendait là se mit au volant sans un mot et la voiture s'éloigna. Mon guide, ou plutôt mon hôte, m'invita d'un geste de la main à franchir une immense porte sculptée, entourée de tentures noires brodées d'argent, et prononça la formule rituelle : « cette maison est la vôtre, soyez-y le bienvenu ».

« Personne n'est encore arrivé, Dom Gonçalo, » dit respectueusement un maître d'hôtel que j'aurais pris pour un ambassadeur en retraite s'il n'avait porté le veston blanc de sa fonction.

« Je vais en profiter pour vous montrer la maison » dit le jeune homme. En fait de maison, c'était un petit palais reconstruit après le tremblement de terre de 1755 mais dont certains éléments du XIIIème siècle avaient été conservés.

Emerveillé par les boiseries sculptées et dorées, par les découvertes sur le Tage qu'offraient les fenêtres, j'exprimai quelque étonnement que Dom Manuel eût préféré habiter dans la ville moderne.

«La grande maison n'est pas aussi confortable que les nouveaux appartements» J'appris que ce jeune Dom Gonçalo, à vingt-cinq ans, ayant perdu ses parents dans un accident d'avion, était maintenant le chef de l'illustre maison des Ramirès, plus ancienne que la plus ancienne des dynasties du Portugal, puisque c'était du roi wisigoth Tructesindo, par l'intermédiaire d'un comte Ramiro, de quelque part dans les Asturies, initiateur de la guerre de reconquête contre les Maures, qu'elle descendait – et il précisa avec un petit sourire – légitimement. Je notai la petite roserie à l'égard de la maison de Bragance, au moins deux fois bâtarde. Nous étions dans une immense pièce, aux murs couverts de trophées d'armes et de portraits. Ceux-ci étaient pour la plupart sombres et convenus. Je ne suis pas particulièrement amateur d'art, et surtout pas connaisseur, mais trois tableaux attirèrent spécialement mon attention. Peut-être la disposition de la salle les mettait-elle particulièrement en lumière.

Je reconnus un portrait du roi Dom Sebastião dont j'avais vu une copie quelque part sur l'internet. Une infinie tristesse rayonnait d'un visage pourtant juvénile dont les yeux clairs semblaient regarder à l'infini – ou ne rien voir du tout. A côté, pour bien marquer une continuité historique, un personnage de style Louis XIII, ample chevelure ou perruque, moustache et barbiche mousquetaires, et large col blanc, posait en majesté. « C'est le roi Dom João IV, le premier des Bragance – me glissa mon hôte, ajoutant : - un des derniers tableaux peints par Holbein. »